

« On rit mais ça me fait mourir »

Réjean Duclmrme, *Dévadé*, Paris, Gallimard / Lacombe, 1990,
257 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32006ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1991). Compte rendu de [« On rit mais ça me fait mourir » / Réjean Duclmrme, *Dévadé*, Paris, Gallimard / Lacombe, 1990, 257 pages.] *Liberté*, 33(2), 110–120.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

«ON RIT MAIS ÇA ME FAIT MOURIR»

Réjean Ducharme, Dévadé, Paris, Gallimard/Lacombe, 1990, 257 pages.

La machine éditoriale, en devenant industrie culturelle, ne saurait échapper aux conséquences ordinaires de toute production. Dans l'énorme fleuve de mots qui compose une littérature, il est sans doute inévitable que s'infiltrent des écoulements visqueux, des eaux usées, des nappes stagnantes. Le chroniqueur qui navigue entre ces plages polluées avec les moyens d'un modeste équipage, comment éviterait-il l'indignation qui sied à tout protecteur de l'environnement? Comment résisterait-il à la tentation nostalgique de contempler un paysage symboliquement vierge? Le règne de l'impureté peut-il appeler autre chose qu'un grand rêve de blancheur? Se souvient-on de l'avertissement adressé par Hubert Aquin: «Pourtant nombreux sont les écrivains qui continuent de gravir, mot à mot, le calvaire laurentien de l'Œuvre — avec un grand «O» pour obscuration! Mais ce nombre ne change rien à leur splendide aberration.»¹

Je ne suis ni plus ni moins infallible que le dernier venu, qui reçoit chaque semaine sa ration de publicité dans le cahier culturel d'un grand quotidien, où son livre est

1. «Profession: écrivain» (1963), repris dans *Point de fuite*, Montréal, Cercle du livre de France, 1971, p. 58.

sommairement jugé primordial. Mais puisqu'il m'arrive de lire une bonne part de ces opuscules célébrés à outrance, pourquoi me retenir, pourquoi réprimer les grincements de dents que me vaut la déesse actualité? En tout cas, je ne vois pas très bien qui gagne quoi à ce jeu d'improvisation généralisée où n'importe qui écrit n'importe comment des inepties qui ne s'adressent à la lecture de personne, puisque, neuf fois sur dix, l'éditeur n'a pas pris la peine de les faire corriger et que la presse en fera normalement un compte rendu dithyrambique, au nom d'une vache sacrée qui s'appelle le livre d'ici, ce mal aimé qui a tant besoin de compassion! Tant de complaisance me déprime au point de croire qu'il est devenu urgent de raser la littérature québécoise, d'y pratiquer la coupe à blanc, d'y ouvrir la chasse au petit génie prolix, d'y traquer fermement l'imposture. Je n'ai pas plus de zèle qu'un autre pour me charger d'une telle besogne, mais enfin, si les éditeurs ont perdu le sens commun, si les lecteurs professionnels ont pris le parti de tout gober les pieds au chaud, si l'inflation du discours critique distribue la gloire et l'immortalité à des élucubrations sans aveu, c'est peut-être qu'il y a un emploi utile dans l'éradication de la bêtise instituée.

Depuis qu'elle n'a plus à souffrir des vexations et des préjugés qui lui interdisaient naguère de se constituer, la littérature québécoise est aujourd'hui menacée par un danger plus sournois: l'absence de discernement qui place sur le même pied l'art d'écrire et la faconde des scribouilleurs. Il doit y avoir des limites au degré d'anémie des productions qu'une littérature peut tolérer sans mettre en danger sa crédibilité. J'opine quant à moi pour la démarcation d'un seuil de tolérance: «Plus bas que ça, tu meurs», et tu cesses d'écrire par voie de conséquence. Il faut en finir avec cette façon de prendre le degré zéro de l'écriture pour un terreau fertile d'où peuvent sortir, tout armés, des génies inconnus. Le métier d'écrire n'est pas la cuisse de Jupiter.

Les défenseurs concertés de la culture nationale, qui

sont partis en croisade contre la taxe sur les produits et services, ont adopté une attitude noble pour tâcher de convaincre les gouvernements d'exempter les livres du nouveau régime de taxation. «Quoi! Attenter à la vie même d'une collectivité assiégée. Y a-t-on pensé?» Admettons que la nouvelle fiscalité manquait absolument d'intelligence en frappant indifféremment le passager culturel dans l'omnibus de la consommation. Là n'est pourtant pas la pire menace qui pèse sur le livre indigène. En premier lieu vient son outreuidante médiocrité. Il est tout simplement lamentable de voir tant de plumes forcenées tenter le coup d'éclat du best-seller, ce qui revient à établir le catalogue analphabète des délires les moins poétiques. Autrement dit, n'importe quel manuscrit mal ficelé a plus de chances de se retrouver dans la vitrine du libraire que dans les tiroirs de l'auteur. J'entends bien que le public peut faire son choix en vertu d'autres critères que le décret de mes humeurs. Si au moins le succès populaire pouvait se porter garant d'une telle nullité, je n'aurais qu'à prendre mon mal en patience. Mais qui lit justement les neuf dixièmes de cet insondable magma? Il me semble plutôt qu'on est en train de confondre l'activité littéraire avec le droit d'expression. Et l'industrie culturelle dont on me rebat les oreilles n'est que le paravent de cette confusion.

* * *

Mais je n'oublie pas dans mes prières [...] qu'en se plaignant du peu qu'on a on ne l'augmente pas. On se le gâte, on le perd. (p. 50)

Après cette modeste contribution aux exigences de la plus stricte écologie intellectuelle, je reviens à la lecture. Maintenant que j'ai absorbé certains déversements toxiques, voici quand même ce qui s'appelle un livre. Je parle de celui que tout le monde attendait, brûlait de lire, n'espérait

plus. Il se fit même désirer davantage en ne daignant paraître qu'un mois après la date prévue et presque au lendemain de l'annonce de la remise du prix Gilles-Corbeil² à son auteur. Réjean Ducharme ne fait jamais les choses comme tout le monde, mais *Dévadé* n'est pas une nouvelle frasque du plus invisible des romanciers québécois. C'est le fond du fond de la dérélition. Il ne s'appelle pas Bottom³ pour rien, le narrateur de cette épopée tirée d'une conjecture pascalienne revue par Baudelaire: «Tous les malheurs de l'homme viennent de ce qu'il ne se borne pas à ce qu'il connaît de plus élevé» (p. 50). Dans la langue de Bottom, cela donne: «Quand on n'a rien de mieux à faire que d'attendre quelque chose dont on n'attend pas grand-chose, on ne vaut pas grand-chose» (p. 69). Je ne cite pas cette phrase les yeux fermés. Moi qui commençais à me croire abandonné par la providence des nouveautés, je me dis finalement qu'il y a un Dieu pour les chroniqueurs. La loi morale énoncée dans *Dévadé* part du principe qu'il ne faut jamais renoncer à faire soi-même son malheur, quelles que soient les ruses (dont l'amour n'est pas la moindre) déployées par les autres pour enlever à chacun sa culpabilité essentielle, qui est toute la beauté «du peu qu'on a».

Mais crie toujours, va! Toujours plus fort. Et plus mal. On ne sait jamais. Peut-être qu'il y a dans le mal une masse critique où l'on mute. Souffle va, et que ça flambe! Plus tu brûleras, moins il restera de ruines. Vas-y va, tisonne sans

2. On ne pouvait rêver de meilleur choix pour la première attribution de cette importante distinction. Ducharme est le premier écrivain vivant qu'il faudrait à tout prix sauver de l'incendie si toute la bibliothèque québécoise était la proie des flammes. Le premier aussi que j'emporterais dans mes bagages en prévision d'un éventuel naufrage sur une île déserte. En termes de valeur littéraire, jamais 100 000\$ (le montant du prix) n'ont fait l'objet d'un meilleur placement.

3. «On m'appelle Bottom. C'est une traduction de Lafond que Bruno m'a faite quand on est partis à la conquête des États-Unis.» (*Dévadé*, p. 62)

façon, c'est à partir de rien que se produisent les plus surprenantes mutations... (p. 125)

Bottom est un homme assis entre deux chaises, ou bien, pour plus mal dire, c'est un tronc affaissé entre plusieurs lits. Heureusement pour lui qu'il y a le téléphone. On peut dire que c'est son dernier sacrement. On peut ajouter qu'il reçoit et l'administre avec une égale, sinon une extrême onction. Et quels dialogues avec les divers truchements de son au-delà! Il passe sa vie entre cet appareil et ses six cannettes quotidiennes, le tout agrémenté de quelques balades en Oldsmobile aux frais de la patronne, pour se donner bonne mesure, c'est-à-dire pour bien gratter ses bobos. Bottom, c'est le petit frère des pauvres qui aide son prochain (mais plus souvent sa prochaine) mieux que lui-même dans l'enfer qu'ils s'appliquent à mériter ensemble avant la fin de leurs jours. Le sexe leur tient lieu de quelque chose de gras-et-visqueux qui figure le besoin compulsif de rétablir l'équilibre de la damnation, de se mettre «sur le même pied de culpabilité». C'est le portrait tout craché d'une si pure ressemblance qu'on ne peut plus la souffrir même en peinture. Pas étonnant que la critique ait boudé le tableau. On se souvient trop de cette médecine de joual. Bête étrillée craint le gant de velours. Mais on se trompe de prescription. Complètement. *Dévadé* ne vise pas l'effet cathartique, il ne s'agit pas de soigner le malade malgré lui, de l'aiguiller sur la voie de la guérison. Ce roman cherche plutôt à produire sur le lecteur l'effet de celui qui tâche de faire comprendre à un convalescent confiant que son mal est fatal. Mauvaise nouvelle et délicate à annoncer. Dans ces cas-là, mieux valent la brutalité et la franchise du choc que les gants blancs de l'infirmière de service. On la voit toujours venir avec ses gros sabots thérapeutiques.

[...] dans le pare-brise épuisé de s'essuyer le jour se lève comme s'il s'était couché sans se laver. Baissant encore un

peu la visière sur mes yeux, je vois le fameux rapport entre l'amour et la mort. On ne saisit pas Juba en la touchant: on la repousse, en profondeur. Elle vous force à creuser, mal, les mains de plus en plus sales, jusqu'à ce que vous vous saisissiez vous-même, par les poignées de votre cercueil.
(p. 81)

Je ne reprendrai pas ici la liste des procédés époustouflants qui ont fait la réputation de l'écrivain et qui restent la signature de son dernier livre. Toutes les caractéristiques de son art trépidant et frénétique y sont. L'univers de ses héros enfantôtatiques et tendrement pervers n'a pas changé non plus, sinon en sautant d'un cran dans le sens que l'on devine, c'est-à-dire vers le bas, là où tout personnage ducharmien, «si ça se trouve», excelle, se surclasse, se métamorphose en traînée de feu dans l'encre noire de son texte explosé. Reste à savoir, comme on ne s'est pas privé de l'insinuer, si Ducharme se contente ici de s'imiter lui-même, s'il ne réédite pas son propre génie à fonds perdus. Outre le fait qu'il ne serait pas le premier à qui cela rapporte, c'est, à mon humble avis, une question de trop, comme une virgule mal placée dans la phrase parfaitement limpide qui perd tout son sens à ne pas savoir la biffer. Je veux dire que les moyens de la littérature québécoise actuelle, dans l'état où elle s'est mise, suffisent à disqualifier cette question. Il n'y a qu'à voir ce qui s'enfourne à plein tombereau au Colisée du livre et autres palais du recyclé. Quand un(e) tel(le) n'a rien dit en cent ou en cinq cents pages, il ne se trouve personne parmi les journalistes pour lui demander si le néant se renouvelle à volonté. Mais qui me force à comparer Ducharme à ce qui grouille dans ces eaux-là? Décidément le marécage m'inspire de tristes observations. «On rit mais c'est le fond de ma pensée...» (p. 234)

Il n'est pas indifférent, certes, que l'œuvre de Réjean Ducharme paraisse durant la Révolution tranquille, où l'ivresse des conquêtes — mi-réelles, mi-symboliques — laissait croire à une appropriation «tranquille» et définitive du territoire.⁴

Entre un écrivain et ses lecteurs, le malentendu n'évite pas toujours de revêtir la forme la plus insidieuse, qui est parfois celle du succès. La réserve qui a entouré le dernier roman de Réjean Ducharme ne me semble pas sans rapport avec l'enthousiasme qui avait accueilli la révélation de son œuvre, il y a vingt-cinq ans. *Dévadé* n'est ni une redite ni un fléchissement dans l'art du romancier. Beaucoup de commentaires ont précédé et suivi sa parution. Il en est ressorti une sorte d'impression vague qui concilie mal la politesse avec le dépit amoureux. C'est comme si on pardonnait difficilement à l'idole d'être restée fidèle à elle-même, quand tout a disparu de ce qui motivait l'interprétation fiévreuse de ses premiers oracles. En 1966 (lorsque Ducharme publie son premier roman, *L'Avalée des avalées*), le Québec se voulait du bien et il voulait s'en faire coûte que coûte en caressant lascivement sa muse libératrice, sa petite libido politique, en un mot sa Révolution tranquille. Il ne fallait pas compter sur Bérénice (*L'Avalée des avalées*, 1966) et sur Mille Milles (*Le Nez qui voque*, 1967) pour le flatter dans ce sens-là. Les narrateurs de Ducharme se sont toujours levés de mauvais poil au petit jour de l'Histoire «avec une grande Hache». Qu'à cela ne tienne! L'affirmation nationale avait besoin de «Grands Signes» et elle allait en chercher jusque là où ils étaient justement réduits en charpie. Grâce à certaines études qui commencent à approfondir la lecture des œuvres de cette époque, on devrait

4. Gilles Marcotte, «Réjean Ducharme, lecteur de Lautréamont», *Études françaises*, vol. 26, n° 1, printemps 1990, p. 127.

maintenant mieux savoir à quelles sources puise l'imaginaire de Ducharme. Je pense au récent article de fond que Gilles Marcotte a consacré à «Réjean Ducharme, lecteur de Lautréamont»:

Lautréamont part d'une surabondance, d'une saturation verbales; depuis le début du dix-neuvième siècle, en France, les Grands Signes ont servi à toutes les sauces, composant une seconde nature aussi dense, aussi vraie que la première. Réjean Ducharme au contraire part d'une situation de rareté: à l'époque de la Révolution tranquille, le mot «Dieu» est presque complètement sorti de l'usage, et celui de «nature» — qui avait enchanté les régionalistes d'autrefois, poètes, romanciers et théoriciens mêlés — ne se porte guère mieux. Mais ne reste-t-il pas beaucoup de cet idéal de nature dans un naturel humain, défini par la spontanéité, la liberté des esprits, des instincts, du langage, auquel les nouvelles générations accordent toutes leurs faveurs? C'est d'ailleurs ainsi, comme l'expression d'une révolte juvénile éminemment naturelle, et par là si sympathique, si touchante, qu'une partie de la critique a reçu les premiers romans de Réjean Ducharme.⁵

Ce qui a été perçu comme naturel par les lecteurs québécois renvoyait plutôt (dans les arcanes de l'écriture et les ruses de l'intertexte) à une prose consciente de sa modernité⁶. Marcotte insiste sur la «fausseté» manifeste d'une écriture

5. Ibid., p. 104.

6. «Jamais avant Ducharme, écrit Jozef Kwaterko, la pulvérisation du langage romanesque n'avait atteint un tel degré de violence. Et cependant, elle ne signifie pas pour autant une pure dépense verbale, une auto-complaisance dans la destruction et dans le non-sens, mais se veut également un questionnement (une mise à l'essai du discours narratif) qui passe par un lyrisme et par la recherche d'une complicité amicale avec le lecteur.» *Le Roman québécois de 1960 à 1975: idéologie et représentation littéraire*, Longueuil, Éditions du Préambule, 1989, p. 73.

qui déclare délibérément ses effets, qui accuse ostensiblement la matérialité de ses opérations textuelles chez Ducharme. Il souligne du même coup l'idéologie ambiante de la réception qui reconvertit tout ce travail d'écriture en spontanéité.

Mais en 1990, au moment de la parution de *Dévadé*, est-ce le défaut de naturel dans ce livre qui explique sa réception presque froide? Pourtant la faune des «radas»⁷ ressemble trait pour trait au peuple d'écorchés vifs qu'on retrouve tout au long de l'œuvre de Ducharme. On leur reproche cette fois de n'avoir pas évolué par rapport à l'espèce que l'on connaissait jusqu'en 1976, date du précédent roman, *Les Enfantômes*. D'où vient donc que ces personnages ne paraissent plus si «sympathiques» ni si «touchants»? C'est vite dit cependant de déclarer que rien n'a bougé dans la prose de *Dévadé*. Comme si tout ne courait pas toujours trop vite dans la tête des personnages que les mots s'acharnent à suivre sur les circuits ahurissants de leurs moindres embardees. Parce que rien ne change dans l'ordre du réel, parce qu'il n'y a pas de justice métaphysique, parce que «ce qu'on a est tout ce qu'on est», voilà pourquoi la machine à raconter s'emballé et aussi pourquoi toutes les péripéties ne peuvent qu'aboutir au même non-événement: «... nous ne pouvons ni aller plus loin ni nous arrêter... Nous sommes arrivés. Nous en resterons là. Tout le temps (p. 101).» Tous les radas n'en sont pas là. «On peut pas forniquer tout le temps. Il faut se jeter sous un camion de temps en temps» (p. 107). À preuve, la fin ignoble de Bruno aux dernières pages du roman, un dénouement comme il n'y en a pas beaucoup dans l'œuvre du romancier, en cela qu'il laisse présager une lueur inattendue au plus noir du parcours. Vieil ami du narrateur, inséparable compagnon d'autrefois, ce personnage (Bruno) est tenu à la périphérie du récit, peut-être parce qu'il en incarne

7. «Rada»: paumé, drogué, alcoolique.

la teneur proprement romanesque, selon une formule également connue des autres romans de l'auteur. C'est évidemment contre le mouvement narratif de toute machination romanesque que se dresse l'immobilité décrétée par tous les héros ducharmiens, que l'on songe à la claustration de *L'Hiver de force* (1973) ou à «l'île immatérielle» des *Enfantômes* (1976). Dans *Dévadé*, les agents «réalistes» du monde historique prennent, comme ailleurs dans l'œuvre, la forme des derniers modèles culturels contemporains: le bouddhisme (de la patronne) et la narcomanie (de Bruno), par exemple. L'espace du récit s'instaure toujours dans l'inertie du retrait, contre le courant des forces sociales dominantes, lesquelles ne dominent plus d'ailleurs que par le fardeau de l'indolence générale. La puissance formidable de l'entreprise littéraire de Ducharme découvre ici l'une de ses armes les plus efficaces: c'est encore cette façon de tourner le roman contre l'histoire, de l'installer dans la répétition d'une attente sans surprise, d'y capturer un événement déjà vécu par la répercussion de son propre écho, tout ce que l'écriture peut entreprendre de plus éloigné des usages ordinaires du roman. Telle est la convention anti-romanesque sur laquelle reposent tous les romans de l'auteur de *Dévadé*. Elle est aussi naturelle que leur lecture peut être naïve.

«J'ai hâte qu'il soit onze heures demain soir, pour avoir décroché le téléphone. À part mourir, qui n'est pas dans mes prix, c'est tout ce que je peux m'offrir...» (p. 31)

Je me suis levé pour aller gober des aspirines. Un pendu m'est pour ainsi dire apparu dans le miroir de la pharmacie. Il n'avait pas la gorge serrée par une corde, mais par sa propre vue. Ça n'a pour ainsi dire pas amélioré mon cas. (p. 35)

Je ne tiens pas à me brouiller absolument avec ceux qui n'ont pas trouvé *Dévadé* sans reproche, qui ne l'ont pas

placé tout de suite dans leur bibliothèque idéale, qui n'ont pas juré leurs grands dieux que c'était *le Livre*. Pour établir ma bonne foi, je suis prêt à admettre que la traversée des cent premières pages comporte son lot d'épreuves pour le lecteur le mieux disposé. Cela dit, je pense qu'il n'y a pas de quoi faire la fine bouche, puisqu'il n'y en a pas à jeter aux rebuts, des livres qui tiendront encore quelques lustres après ceux que m'inflige l'obsédante actualité. Des phrases comme celle-ci, par exemple, me font adhérer malgré tout aux revers un peu ressassés de Bottom: «Mais qu'est-ce que ça vaut si c'est tout ce que ça vaut, si ça nous lâche quand on s'y accroche et que ça ne compte pas pour un sacrifice quand on l'immole?» (p. 70) Puis ces gémissements entraînent leurs pendants obligés, leurs renversements exaltés: «Ah grimaces et déchirements, ah dérisions, ah on ne m'y reprendra plus. Je ne m'en ferai plus, des montagnes qui se digèrent avec une pincée de poudre!» (p. 144) Entre ce couple d'oppositions s'allonge tout l'indécidable de la «dévasion», concept qu'il serait tentant d'investir dans la reconnaissance de l'espace spécifique d'où procède l'enroulement de ce récit. Ce n'est pas un monde de paumés qui se love dans ce balancement métaphysique du non et du oui. Il faudrait beaucoup de candeur pour ne pas s'y reconnaître un peu. Dis-le sincèrement, ô complice comblé de semblables tourments, «hypocrite lecteur»: n'es-tu pas, toi aussi, un peu rada?